

LE CHAPITRE VI^e DE SAINT JEAN

Le chapitre où saint Jean a exprimé tout l'essentiel de sa doctrine eucharistique constitue l'un de ces grands tableaux historiques et théologiques dont il a le secret. L'enseignement s'y trouve étroitement mêlé à la vie et progresse de façon dramatique par le jeu du dialogue, des incompréhensions et des refus, jusqu'à l'option décisive de la foi ou de l'incrédulité. Il s'insère comme une doctrine vivante au cœur du conflit entre Jésus et le monde, entre la lumière et les ténèbres. C'est dire son importance capitale aux yeux de l'évangéliste.

Un problème préalable se pose, problème que n'a pas voulu trancher le Concile de Trente : le pain de vie du chapitre VI^m de saint Jean est-il vraiment l'eucharistie ? et s'il l'est, l'eucharistie est-elle visée dans tout le discours ou seulement dans sa dernière partie ? La signification eucharistique s'étend-elle au récit même de la multiplication des pains ?

Il est incontestable, et maintenant à peu près incontesté, que la dernière partie du discours décrit le sacrement eucharistique (*Jo.*, 6, 51 b - 58). Si incontestable que certains, parmi les exégètes, que gênent chez saint Jean un enseignement sacramentaire aussi net et aussi insistant, — ainsi Bultmann, — n'hésitent pas à attribuer cette section à un rédacteur ultérieur, soucieux d'aligner le IV^m évangile sur l'enseignement sacramentel commun de l'Eglise. De ce caractère eucharistique témoigne le réalisme du vocabulaire : du pain qu'il faut manger, on passe au pain

qu'il faut « mâcher » et au sang qu'il faut boire, à la « chair », qui est « vraiment une nourriture » et au « sang », qui est « vraiment une boisson » (6,55). Le point de vue sacrificiel est évoqué sans ambiguïté par la formule « ma chair pour la vie du monde », toute proche de la formule eucharistique paulinienne : « Ceci est mon corps pour vous » (I Cor., 11, 24). Dans cette section encore, Jésus ne dit plus : « Je suis le pain de vie », mais : « Voici (ou : ceci est) le pain descendu du ciel » (6,58, cf. 50), côtoyant de très près la formule de consécration eucharistique « Ceci est mon corps ». Enfin l'annonce de la trahison de Judas aux derniers versets du chapitre ajoute un lien encore avec le repas de la dernière Cène.

Que l'évangéliste pense déjà à l'eucharistie dans le récit de la multiplication des pains, cela ne paraît guère douteux. Si Jean y donne, comme nous le verrons, un tel relief à l'idée du repas messianique organisé, dirigé et servi par Jésus, c'est qu'il a déjà présente à l'esprit la table où le Christ rassasiera les siens. Les termes employés pour décrire le miracle sont, comme dans les Synoptiques, rigoureusement parallèles à ceux de l'institution eucharistique. « Ayant pris le pain, ayant rendu grâces, il le rompit et le donna », dit le texte eucharistique de saint Luc (22, 19). « Il prit les pains et ayant rendu grâces, il les distribua », écrit saint Jean à propos du miracle (6, 11). Seule manque la mention de la fraction du pain, qui se trouve au contraire dans le récit synoptique de la multiplication des pains. Mais loin d'infirmier le caractère eucharistique du récit johannique, ce fait s'explique précisément, nous le verrons aussi, par la doctrine eucharistique du IV^{me} évangile. Autre trait de caractère eucharistique : l'ordre de ramasser les restes. A la différence des évangiles synoptiques, Jésus le donne lui-même ; il charge ses disciples de son exécution, comme d'une mission qui leur est confiée et il le motive par ces mots : « de peur que rien ne se perde » (6, 12). Dans les autres évangiles, il semble s'agir des restes laissés et ramassés par la foule, et selon saint

Marc ces restes comprennent du poisson aussi bien que du pain ; dans le IV^{me} évangile il n'est question que de pain et peut-être de pain qui reste à distribuer en surabondance. Jean paraît penser déjà au pain impérissable dont Jésus parlera le lendemain à Capharnaüm (6, 27)¹. Enfin la mention de la proximité de la Pâque, que rien ne nécessite apparemment et qui est propre à saint Jean, ne peut guère signifier autre chose, au seuil de ce chapitre, que l'annonce de la Pâque nouvelle, dont l'eucharistie chrétienne sera le sacrement.

Quant à la première partie du discours de Capharnaüm (6, 26-51 a), on ne peut nier que, prise en elle-même et isolément, elle pourrait s'expliquer sans référence directe au sacrement. Jésus se présente aux hommes comme le pain vivant descendu du ciel et donné par Dieu au monde. En soi, cette image pourrait n'être que l'un quelconque des grands symboles johanniques, qui signifient que Jésus est le Sauveur envoyé par le Père et auquel on doit croire pour avoir la vie éternelle. Jésus serait alors le pain céleste comme il est le bon pasteur et la lumière du monde. Et de fait, quand les Juifs murmurent en disant : « Comment peut-il dire à présent : Je suis descendu du ciel ? » ce n'est pas contre le mystère eucharistique qu'ils s'insurgent, c'est contre la prétention messianique de Jésus. Toutefois le lien étroit de cette section avec la multiplication des pains d'une part et surtout avec la section proprement eucharistique d'autre part oblige à l'interpréter dans la perspective sacramentelle. Et cela d'autant plus que l'unité littéraire des deux sections paraît solidement établie². Plus encore, la doctrine eucharistique de saint Jean, centrée qu'elle est sur l'Incarnation, exige ce premier développement sur Jésus pain de vie et sur la foi à sa Personne et à sa mission. En sorte que les deux parties du discours se compénètrent et s'étaient mutuellement. L'Incarnation tend au don eucharistique et s'achève en lui ; l'eucharistie de son côté ne prend son sens que dans la foi au Christ, pain vivant descendu du ciel pour donner la vie au monde.

Si l'on cherche le point central de la doctrine eucharistique de saint Jean, il est évident qu'à la différence de saint Paul et des évangiles synoptiques, il ne se trouve pas dans l'idée du mémorial de la mort du Seigneur et de l'attente de la venue du Royaume. Il n'est pas non plus dans la doctrine du rassemblement des chrétiens en un corps unique par la participation au même et unique pain. Jean n'ignore pas pourtant l'aspect sacrificiel du sacrement. La formule « ma chair pour la vie du monde » (6, 51) ne laisse, nous l'avons dit, aucun doute à cet égard. L'allusion sacrificielle eucharistique y est d'autant plus claire que Jésus n'y parle pas, comme en 10, 15. 17 ou 15, 13, du don de sa « vie », mais de sa « chair ». L'aliment de vie éternelle est la chair du Christ offerte en sacrifice pour le monde. De son côté, l'allusion au sang qu'il faut boire désigne la coupe sacrificielle ; elle évoque infailliblement le « sang répandu pour vous » des récits paulinien et synoptiques de l'institution sacrificielle. Jean n'ignore pas non plus, tant s'en faut, l'aspect eschatologique du sacrement. Pour lui l'eucharistie est par excellence le sacrement de la vie éternelle. Le fidèle y reçoit par anticipation le don de la vie et le gage de la résurrection finale : « Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour » (6, 54). Mais, en relation avec cette idée de la vie, tout s'organise pour saint Jean autour de l'idée de la nourriture ou du pain. Pour lui l'eucharistie est « le pain de vie » ou « le pain descendu du ciel ».

Dans le récit johannique, la révélation de l'eucharistie s'inscrit d'abord dans le cadre des espérances messianiques juives. Parmi ces espérances figurait l'attente du repas qui réunirait Israël autour du Messie. Dans les narrations synoptiques de la dernière Cène, nous entendons Jésus annoncer le temps où il boira le fruit de la vigne avec ses disciples dans le royaume. Les textes de Qumrân nous montrent les communautés esséniennes anticipant dans leurs repas communautaires le grand banquet messianique du jour où ils auraient à leur tête le Messie d'Aaron et

d'Israël³. Pour saint Jean, la scène de la multiplication réalise déjà cette attente. Elle est « une révélation du Messie présent, qui invite Israël à sa table et le rassasie »⁴. Jean souligne cet aspect beaucoup plus fortement que les Synoptiques. Alors que chez ceux-ci le miracle n'intervient qu'en fin de journée au terme d'un long enseignement, comme un remède improvisé à une situation critique, chez saint Jean le miracle du pain occupe toute la scène. Omettant toutes autres circonstances, Jean note seulement ceci : « Levant les yeux, Jésus vit qu'une grande foule venait à lui. Il dit à Philippe : Où pourrions-nous acheter du pain pour faire manger ces gens-là ? » Jésus semble n'être là que pour nourrir la foule, et, selon la remarque de Loisy, « on dirait que la foule vient chercher le repas qui va lui être donné »⁵. De plus, c'est Jésus qui prend l'initiative et qui mène l'action ; c'est lui-même qui distribue le pain, sans que mention soit faite des disciples ; c'est lui qui enjoint de ramasser les restes. Il apparaît en pleine lumière comme le Maître du repas. Jean est le seul à noter l'enthousiasme messianique suscité par le miracle. La foule, discernant en Jésus « le prophète qui doit venir dans le monde », projette de l'enlever pour lui conférer l'investiture royale. C'est sur cet arrière-plan de ferveur messianique que se détachera, le lendemain, l'enseignement sur le pain de vie.

En cette seconde journée, on est en plein Exode. Sensible à la génération du désert, la foule galiléenne, insensible au signe divin, n'a de pensées et de désirs que pour les avantages matériels : « Vous me cherchez, leur dit Jésus, non parce que vous avez vu des signes, mais parce que vous avez mangé du pain tout votre soul » (6, 26). Il les invite à penser au pain impérissable. Déjà réticente à l'égard de ce nouveau Moïse, la foule demande alors la manne. Elle veut, comme ses pères, « le pain qui vient du ciel » : après les biens matériels, les prodiges. Jésus ne se dérobe pas. Il reprend l'exégèse de l'Exode. Le vrai pain du ciel n'est pas le pain tombé du firmament au temps de

Moïse et des pères. La manne n'était qu'une figure, comme le serpent d'airain (3, 14), comme la nuée (8, 12). Le vrai pain du ciel est « celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde » (6, 33).

Maints témoignages de la littérature apocalyptique et rabbinique éclairent cette exégèse typologique. Déjà la Bible avait fait à plusieurs reprises l'exégèse du miracle de la manne, y découvrant un don toujours plus merveilleux de la Providence divine à l'égard de son peuple. Le psaume 78, cité par les Juifs, voyait en elle « le froment des cieus, le pain des Forts » — c'est-à-dire des Anges — « dont l'homme est nourri... à satiété » (vv. 24 sq.). Le psaume 105 l'appelait « le pain des cieus » (v. 40). Renchérissant encore, la Sagesse disait à Dieu : « Tu as donné à ton peuple une nourriture d'anges ; inlassablement tu lui as envoyé du ciel un pain tout préparé, capable de procurer toutes les délices et de satisfaire tous les goûts » (16, 20). La littérature non canonique apporte des données nouvelles. Les juifs s'attendaient à ce que l'avènement messianique soit signifié à Israël par le renouvellement, et en plus merveilleux encore, des grands miracles du désert. L'Apocalypse syriaque de Baruch déclare que « de nouveau la manne descendra et on en mangera »⁶. De son côté, un midrash cite ce mot de R. Isaac, transmis par R. Berakhiah : « Le dernier libérateur agira comme le premier... Que fit le premier libérateur ? Il fit descendre la manne ainsi qu'il est dit (*Ex.*, 16, 4) : Voici que je vais faire pleuvoir pour vous du pain du haut du ciel. Ainsi le dernier libérateur fera-t-il descendre la manne, comme il est dit (*Ps.*, 72, 16) : Du pain de froment sera répandu sur la terre »⁷.

Un autre trait rattache encore à l'Exode la scène de Capharnaüm : le murmure des Juifs. Comme les Hébreux murmuraient contre Moïse et contre Dieu à Mara (*Ex.*, 15, 24), au désert de Sin (*ibid.*, 16, 2. 7-12), à Massa (*ibid.*, 17, 3), de même les Juifs de Galilée « murmurent » (6, 41. 61) contre Jésus. Enfin la Pâque toute proche crée entre

les deux générations un lien liturgique. Ainsi tout concourt à souder la révélation eucharistique à l'histoire, au culte, comme à l'espérance juives. L'eucharistie sera la manne envoyée du ciel, le repas messianique, la nouvelle Pâque. Elle sera l'aliment dont Dieu nourrissait déjà secrètement son peuple et dont les Ecritures et toute l'histoire sainte éveillaient en lui la faim, l'aliment dont était avide le Juif pieux et qu'il recherchait dans la rumination de la Loi. Pour la révéler et l'offrir, Jésus retrouve les accents de la Sagesse : Comme celle-ci il invite les hommes à « venir » à lui, il les convie à son repas :

« Je suis le pain de vie.
 Qui vient à moi n'aura jamais faim,
 qui croit en moi n'aura jamais soif » (6, 35).

On reconnaît les appels des Proverbes (9, 5), de l'Ecclésiastique (24, 20), d'Isaïe (55, 1-3). Comme la Sagesse, Jésus se tient au carrefour des routes, au confluent des Ecritures, historiques, prophétiques, cultuelles et sapientielles, au terme de toutes les espérances d'Israël.

Prolongeant la tendance profonde de la littérature de Sagesse, l'enseignement eucharistique de saint Jean se tient aussi au confluent et au terme des simples aspirations religieuses de l'homme. Chez saint Jean, la révélation prend toujours ce tour universel, que traduisent, dans le vocabulaire, les notions de vérité, de vie, de monde. Le pain du Christ est « le pain de Dieu », « le pain qui donne la vie au monde » (6, 32sq.) Il est l'aliment de l'homme, apaisant à jamais toute faim, étanchant à jamais toute soif (6, 35), apportant la vie sur laquelle la mort n'a pas de prises, « descendu du ciel pour qu'on le mange et ne meure pas » (6, 50). Il nourrit tout l'être humain, l'élevant à la communion divine (6, 56sq.), déposant dans le corps même le germe de la résurrection (6, 39sq. 54). Livré « pour la vie du monde » (6, 51), il est le pain du salut⁸. Toute autre nourriture est trompeuse (6, 53) ; « qui mange ce pain vivra à jamais » (6, 51. 58). Chair du Verbe, par qui tout a été fait, hors de qui rien ne subsiste et qui éclaire

tout homme (1, 3.9), il est le pain de tous, offert à tous les affamés :

« Celui qui vient à moi,
je ne le jeterai pas dehors » (6, 37).

Par une dialectique analogue à celle dont il a usé avec Nicodème et avec la Samaritaine, Jésus s'efforce de réveiller et de révéler à elle-même, dans le cœur de la foule galiléenne, cette aspiration vers la vie qu'il se propose d'assouvir. A ce peuple de paysans, habitué à travailler durement pour sa subsistance, il parle du pain. Sur ce problème du pain quotidien il prend point d'appui, mais pour inviter l'homme religieux en ces Juifs à se dépasser lui-même : « Travaillez, non pour la nourriture périssable, mais pour la nourriture qui demeure en vie éternelle » (6, 27). L'homme doit aspirer à cette nourriture divine et « œuvrer » par la foi pour la vie qui ne passe pas.

Sur ce double arrière-plan messianique et humain se détache la révélation du pain vivant. Comme la Samaritaine balbutiant cette prière : « Seigneur, donne-la moi, cette eau afin que je n'aie plus soif » (4, 15), les Juifs à leur tour, si imparfaite que soit leur demande, réclament ce pain : « Seigneur, donne-nous toujours de ce pain-là » (6,34). Dialectique du dialogue johannique. Dans le cœur de l'homme s'entrouvre la porte par laquelle doit pouvoir passer la lumière, qui révélera le mystère du pain, si toutefois ce mystère ne devient pas précisément la pierre de scandale.

★

Le mystère du pain vivant n'est pour saint Jean qu'un aspect du mystère même de l'Incarnation. Il est significatif que, pour désigner le sacrement eucharistique, son évangile utilise, non pas, comme les synoptiques et saint Paul, le mot « corps », mais le mot « chair » : il faut manger « la chair » de Jésus. Il se trouve, il est vrai, que ce mot « chair », si lourd pour saint Jean de signification théolo-

gique, pourrait bien être celui qui serre de plus près le mot araméen — sans doute basar — employé par Jésus pour désigner le sacrement. Le mot « corps » en serait une traduction moins sémitisante, plus accessible aux communautés d'origine et de formation grecques⁹. Néanmoins, si nous rapprochons l'insistance du discours eucharistique sur la manducation de la chair de l'affirmation du prologue (I, 14) et de l'insistance parallèle des épîtres johanniques sur « Jésus-Christ venu dans la chair » (I Jo., 4, 2 ; II Jo., 7), l'intention paraît claire. Le mystère essentiel auquel l'eucharistie nous fait adhérer et dont elle nous fait vivre est le mystère de l'Incarnation. C'est à ce mystère que se sont heurtés les Juifs de Capharnaüm ; c'est à ce mystère qu'achoppaient les « antichrists » et les « séducteurs » visés par les épîtres. C'est ce mystère que proclame avec tant de vigueur la foi eucharistique de saint Jean.

Cela explique peut-être aussi pourquoi le IV^e évangile omet le récit de l'institution du sacrement au dernier repas, à la veille de la mort de Jésus. Sans méconnaître aucunement le rapport particulier de l'eucharistie à la Cène et au sacrifice du Christ, suggéré de façon si frappante par le symbolisme du sang jailli du côté du Christ en croix, saint Jean a voulu tout ramener finalement au don que le Père, dans son amour, a fait de son Fils au monde pour lui communiquer la vie. L'eucharistie est pour lui le « mémorial de l'Incarnation »¹⁰ rédemptrice, dans toute son ampleur. C'est dire aussi que la doctrine eucharistique de saint Jean s'enracine profondément dans sa christologie.

On sait l'importance attachée dans la christologie du IV^e évangile à la notion de « l'envoyé ». Jésus-Christ est « l'envoyé du Père » (17, 3), « celui que le Père, que Dieu a marqué de son sceau » (6, 27). Il accomplit « l'œuvre » du Père : il donne la vie éternelle à tous ceux que le Père lui a donnés (17, 2) ; « car c'est la volonté de mon Père que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle et que je le ressuscite au dernier jour » (6, 40). De la part de l'homme, « l'œuvre de Dieu, c'est de croire en

celui qu'il a envoyé » (6, 29). Le sacrement du pain de vie accomplit cette « œuvre », il mène à son terme la volonté de Dieu. Cette « œuvre », cette « volonté », cette « mission » dominant tout le chapitre VI^e de saint Jean :

« De même qu'envoyé par le Père, qui est vivant, moi, je vis par le Père, de même celui qui me mange vivra, lui aussi, par moi » (6, 57).

E. Ruckstuhl voit à juste titre dans ce verset, qui relie si étroitement l'eucharistie à la mission, « une merveille de plénitude de pensée johannique »¹¹, une synthèse extraordinairement dense, une sorte de raccourci de tout le IV^e évangile et de tout le discours eucharistique. « Jésus a été envoyé par le Père pour transmettre au monde cette vie qui jaillissant du Père déborde en lui »¹². En mangeant le pain vivant, le croyant reçoit avec surabondance (10, 10) la vie dont l'envoyé du Père est chargé pour lui. Par le Fils en qui il « demeure » et qui « demeure en lui » (6, 56), il vit de la vie même que le Fils reçoit du Père. Ainsi se consomme la mission du Fils, envoyé par la volonté du Père pour donner aux hommes la vie. L'eucharistie apparaît comme le vivant sacrement de la volonté vivifiante du Père à l'égard des hommes en son Fils.

La doctrine eucharistique de saint Jean se relie non moins étroitement à la théologie du Fils de l'Homme. Cette notion capitale de la christologie johannique explique plus d'un trait du mystère du pain de vie ; elle éclaire même tout le discours eucharistique. Elle l'encadre. Dès le début, Jésus annonce aux Juifs le pain impérissable comme étant le pain que donne (ou : donnera) le Fils de l'Homme (6, 27). Dans la dernière section, la figure du Fils de l'Homme reparaît, en réponse à l'objection des Juifs : « Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ? » (6, 52). Elle revient enfin, mystère éclairant le mystère, quand, une fois conclu le discours, nombre de disciples protestent contre un enseignement scandaleux, que « nul ne peut écouter ». « Cela vous heurte ? dit Jésus. Et quand vous verrez le Fils de l'Homme monter là où il

était auparavant ?... » (6, 60 sqq.). Cet appel à la notion du Fils de l'Homme aux stades les plus difficiles de l'enseignement eucharistique répond à un mouvement analogue dans le dialogue avec Nathanaël, dans l'entretien avec Nicodème, dans les discussions avec les Juifs de Jérusalem. Qu'il s'agisse de sa science surnaturelle, de la régénération baptismale, du pouvoir de donner la vie aux hommes et de les juger, Jésus en appelle toujours à la manifestation du Fils de l'Homme élevé, glorifié, retournant à son lieu d'origine. Cette ascension glorieuse révélera, avec l'être surnaturel de Jésus, tout le sens du mystère chrétien.

Elle révélera le mystère du « vrai pain du ciel, qui donne la vie au monde » (6, 32sq.). Si la manne au temps de Moïse tombait du firmament, elle n'était pas d'origine et de nature célestes ; elle ne procurait donc qu'une vie précaire, car « la vie vient d'en haut ; elle est l'apanage du monde divin »¹³. Les pères qui l'ont mangée au désert sont morts (6, 49. 58). De même l'eau du puits de Jacob : donnée par le patriarche, elle abreuvait hommes et bêtes, mais ne désaltérait que pour un temps. Elle n'était pas la source d'eau vive « jaillissant en vie éternelle » (4, 14). Si le pain promis par Jésus vivifie à jamais, c'est que, donné par le Père, il descend vraiment du ciel (6, 32 sq.) ; il est d'origine céleste et divine. Il est le Fils de l'Homme venu du ciel, pour donner aux hommes la vie d'en haut.

Toutefois une triple énigme demeure, que ne parviennent pas à surmonter les interlocuteurs de Jésus : comment ce Jésus de Nazareth, dans la condition de sa chair mortelle, peut-il prétendre à vivifier les hommes de vie éternelle, à les ressusciter au dernier jour, à se donner à eux en aliment ? Certes, les mots « chair » ou « chair et sang » désignent, dans l'usage sémitique, l'être humain tout entier. Mais la difficulté demeure : comment cet être de condition fragile et mortelle peut-il nourrir les hommes de vie éternelle. La glorieuse ascension du Fils de l'Homme lèvera la triple énigme. Jésus ressuscité y apparaîtra passant en sa chair à la condition glorieuse et spirituelle qui

lui revient de droit. Alors, en cette chair même, désormais investie de la toute puissance vivifiante de l'Esprit il pourra « revenir vers » les siens (14,18) pour se donner à eux en nourriture capable de leur communiquer la vie divine et éternelle qui est la sienne et de déposer en leur corps même le germe de sa propre résurrection. Telle est proprement la nourriture eucharistique, chair authentique de ce Jésus de Nazareth, dont les Juifs se targuent de connaître le père et la mère (6, 42), mais dans la condition divine du Fils de l'Homme élevé, retourné dans la gloire qu'il avait auprès du Père avant la création du monde (17, 5). Cet aspect de la doctrine eucharistique se retrouve dans tout l'évangile de saint Jean. Avant que Jésus fût glorifié, « il n'y avait pas encore d'Esprit », nous dit l'évangéliste (7, 39). Mais avec sa glorification, Jésus entre en possession de toute la plénitude de l'Esprit jusque dans son corps même, qui devient dans les sacrements la source jaillissante de la vie pour le monde.

La nature de cette vie, le discours après la Cène en particulier nous la précisera. C'est la vie du Fils au sein du Père, dans l'unité et dans l'amour, refluant par et dans le Fils sur tous ceux « que le Père lui a donnés » (6, 39 ; 17, 9 sqq.). A ces profondeurs de vie divine, l'eucharistie introduit les croyants :

« Qui mange ma chair et boit mon sang
demeure en moi et moi en lui » (6,56).

On le voit, le mystère eucharistique se situe au cœur même de la théologie de saint Jean. Comme l'écrit fort justement un contemporain, c'est « un mystère central et impénétrable, à quoi l'évangile ne cesse de nous ouvrir l'intelligence »¹⁴.

D. MOLLAT, S. J.

NOTES

1. Voir D. DAUBE, *The New Testament and Rabbinic Judaism*, Londres, 1956, pp. 36sqq.

2. Voir E. RUCKSTUHL, *Die literarische Einheit des Johannesevangeliums*, Fribourg-en-Suisse, 1951, pp. 243sqq.

3. IQS, VI, 4-5 ; IQSa, II, 17-22.

4. *Symb. bibl. Upsal.*, XII, p. 32.

5. A. LOISY, *Le Quatrième Evangile*, Paris, 1921, p. 224.

6. BAR. SYR., XXIX, 8.

7. *Eccl. R.*, I, 9 ; cité par Renée BLOCH, dans *Cahiers Sioniens*, 8 (1954) 26 (354).

8. Voir F. MUSSNER, *Zôè, Die Anschauung vom « Leben » im vierten Ev.*, Munich, 1952, p. 137. M. cite ce mot de F. W. Maier, désignant l'Eucharistie comme « Brot der Heilsvollendung » et signale ce qu'a d'incomplet la formule : eucharistie nourriture des âmes (Seelenspeise), employée dans certains catéchismes.

9. Voir J. BONSIIVEN, *Hoc est Corpus Meum, Biblica*, 29 (1948), p. 205-210.

10. P. H. MENOUD, *L'originalité de la pensée johannique*, *Rev. de Théol. et de Phil.*, 28 (1940), p. 258.

11. E. RUCKSTUHL, *op. cit.*, p. 249.

12. *Ibid.*

13. F. MUSSNER, *op. cit.*, p. 128.

14. J. GUITTON, *Petite Introduction au N. T.* Aix, 1944, p. 39.